



Le « Rosebud » kierkegaardien ou le mythe de la faute du père

Esquisse d'une psychanalyse de la glose scientifique

Stéphane Vial

« Rosebud »

« Après moi, on ne trouvera pas dans mes papiers (c'est là ma consolation) un seul éclaircissement sur ce qui au fond a rempli ma vie ; on ne trouvera pas en mon tréfonds ce texte qui explique tout et qui souvent, de ce que le monde traiterait de bagatelles, fait pour moi des événements d'énorme importance, et qu'à mon tour, je tiens pour une futilité, dès que j'enlève la note secrète qui en est la clef¹. »

Søren Kierkegaard n'a peut-être pas encore 30 ans, lorsqu'il note dans ses *Papiers*² ces mots oraculaires qui sonnent comme un avertissement solennel à tous ses futurs lecteurs, interprètes et biographes. Pourtant, la litanie des commentaires et, disons-le, des malentendus et des fantaisies, que les plus nobles esprits ont pu produire à son sujet depuis près de cent cinquante ans³, pourrait laisser penser que ses paroles n'ont guère été entendues. Combien d'entre eux, en effet, avec la naïveté de l'enfant qui se met au défi de faire mentir ses parents, se sont pris au jeu, certes très stimulant, de chercher à débusquer

derrière la moindre formule ambiguë et allusive de ce « labyrinthe grandiose⁴ » que sont les *Papirer*, la « note secrète » en forme de pierre précieuse dont Kierkegaard, « avec ses ruses de mythomane⁵ », avait pourtant clairement prévenu qu'on ne la trouverait pas ? Combien d'entre eux, oui, même parmi les plus sérieux et les plus danois, ont succombé au désir secret d'être celui qui, comme le prophète, pourrait enfin annoncer aux autres qu'il a trouvé la clef, la clef magique qui ouvre la petite porte dérobée derrière laquelle on peut enfin apercevoir et reconnaître « le vrai visage de Kierkegaard⁶ » ? Combien d'entre eux, en somme, ont cru plus d'une fois avoir découvert, fut-ce au prix d'un certain parfum de scandale que l'on aime tant prêter à ses idoles, le « Rosebud » hollywoodien qui révélerait rétrospectivement aux yeux de tous le sens profond et dissimulé de l'énigme kierkegaardienne, à considérer qu'il y en ait vraiment un(e) ?

À l'inverse du « Rosebud » d'Orson Welles, cette « note secrète » de Charles Foster Kane que personne ne parviendra à découvrir et qui

Stéphane Vial, professeur de philosophie, École Boule, Paris, s.vial@apinc.org

1. S. Kierkegaard, Pap. IV A 85 – *Journal I*, p. 273.

2. Bien que la tradition éditoriale française, suivant une inspiration qu'on ne saurait tout à fait expliquer, leur ait donné le nom de *Journal*, les « Papiers » dont il est ici question correspondent en réalité aux « notes personnelles » que Kierkegaard a commencé à écrire de façon éparse à partir de 1834, et qui sont réunies dans le groupe A des *Søren Kierkegaards Papirer*. C'est pourquoi, selon l'usage établi, nous rappelons systématiquement les coordonnées de cette édition de référence (abrégée en « Pap. »), tout en indiquant les références correspondantes dans l'édition française du *Journal*.

3. On se prépare, en effet, à fêter le cent cinquantième anniversaire de sa mort, survenue le 11 novembre 1855.

4. J. Garff, 1998, p. 22.

5. J. Garff, *ibid.*

6. Selon la formule-titre de l'ouvrage classique de P. Mesnard (1948).

7. Dans *Citizen Kane*, un premier long métrage qui, en 1941, a marqué l'histoire du cinéma pour toujours alors qu'il n'avait lui-même que 25 ans, Orson Welles joue le rôle de Charles Foster Kane, un magnat de la presse new-yorkaise qui expire dans son fabuleux château de Xanadou, sur la côte californienne, en lâchant dans un dernier soupir un mot qui va rester énigmatique jusqu'à la fin du film : « Rosebud » (*bouton de rose*). Intrigué, un rédacteur en chef décide de mener son enquête. Il charge l'un de ses journalistes d'en savoir plus, Thompson, qui cherchera infatigablement, à coups de fouilles dans le passé de Ch. F. Kane, de comprendre ce que cela signifie, en vain. Lors de la scène finale, seul le spectateur apprend la vérité : « Rosebud » est simplement le nom inscrit sur le traîneau de bois que Charles possédait quand il était enfant, avant que le destin, sous les traits d'un banquier, ne l'arrache aux jeux de la neige et à sa famille pour faire de lui le *Citoyen Kane*. Les protagonistes du film, quant à eux, n'en sauront rien et, lors de la scène finale, un assistant demandera à Thompson : « If you could have found out about what Rosebud meant, I bet that would've explained everything ». A quoi ce dernier répondra, en manière de conclusion : « I don't think any word can explain a man's life » (extrait du scénario par Orson Welles et Herman J. Mankiewicz).

8. J. Garff, *op. cit.*, p. 20.

9. Voir A. Clair, 1976.

10. S. Kierkegaard, *La dialectique de la communication éthique et éthico-religieuse*, OC, t. 14, *passim*. Par « communication indirecte », Kierkegaard entend cette forme de communication qui passe par la « réduplication » exis-

s'évanouira dans les flammes de l'oubli⁷, le « Rosebud » kierkegaardien n'existe pas. Non pas tant parce que Kierkegaard, qui « a fait tout ce qui était en son pouvoir pour aménager à son goût la rencontre avec ses futurs biographes⁸ », a écrit qu'on ne le trouverait pas – ce que tous ceux qui l'ont cherché savaient pourtant bien. Mais plus sûrement parce que Kierkegaard a lui-même fabriqué l'idée de ce secret.

C'est lui, en prince de l'ironie rompu à l'art des pseudonymes⁹ qui ont fait de lui un virtuose de la « communication indirecte¹⁰ », qui a désiré, imaginé, puis mis en scène le thème du secret dans ses écrits, anticipant les formules stéréotypées de ses commentateurs sur sa « vie d'exception¹¹ ». Ainsi écrit-il vers 1847-1848 : « un jour, non seulement on étudiera mes œuvres, mais aussi on étudiera et réétudiera ma vie, et tout son intrigant secret¹² ». Difficile de ne pas en déduire, nous aussi, que « Kierkegaard brouille délibérément les pistes¹³ », et que la fameuse « note secrète » qu'on s'est plu à chercher au moins autant que Kierkegaard s'est plu à l'imaginer, n'a sans doute été pour lui qu'un prétexte à écrire « la note sur la note secrète¹⁴ », dont il faut bien dire qu'elle fait en réalité couler bien plus d'encre que la première...

Tout cela témoigne assez que le « Rosebud » kierkegaardien n'est donc qu'une invention de Kierkegaard lui-même, pour faire courir après lui tous les « Thompson » de la glose scientifique qui cherchent à comprendre son œuvre, ce qui, du point de vue narcissique, semble chez lui la manifestation, peut-être un peu outrée, d'un désir somme toute assez légitime pour un auteur. N'est-ce pas lui, relevons encore ceci, qui a stratégiquement noté sur

le paquet de lettres à son fidèle ami Emil Boesen cette formule si convenue, dont il savait si bien qu'elle aurait l'effet exactement inverse de celui qu'elle prescrit : « Ce paquet doit après ma mort être brûlé sans être ouvert. Ceci est un avis pour les survivants. Il ne contient rien qui vaille 4β¹⁵ » ? On voudrait susciter un peu plus la curiosité, par exemple d'un éditeur posthume, qu'on n'y parviendrait pas.

Pour autant, nous ne considérons pas que « Kierkegaard nous a bien eus¹⁶ ». Nous sommes plutôt enclins à penser que, s'il a mis tant de soin à fabriquer pour nous l'énigme qu'on se plaît tant à questionner dans son œuvre, c'est peut-être tout simplement parce que – selon un mouvement qu'en termes psychanalytiques on peut qualifier de *projectif* – cette énigme qu'il met en scène, c'est celle-là même qu'il ressent qu'il est pour lui-même. Et il y a tout lieu de croire que le premier à avoir eu du mal à percer le secret de Kierkegaard, c'est d'abord Kierkegaard, ce dont la confession interminable du *Journal*, parallèlement à son œuvre d'auteur public, devrait à elle seule nous convaincre par sa seule existence matérielle, sans compter les notations qu'on y trouve où cela est dit explicitement¹⁷.

Il ne peut donc y avoir de « Rosebud » à découvrir chez Kierkegaard, si Kierkegaard lui-même n'en a aucune connaissance ! Comment pourrait-il alors nous le livrer, *a fortiori* au moyen d'une cachette secrète de ses écrits qu'il nous faudrait découvrir après qu'il nous a annoncé qu'on ne la trouverait pas ? Il ne peut y avoir de *note secrète* « qui explique tout » que pour un homme totalement transparent à lui-même, ce qui, même après Freud, reste un leurre. En parfait ironiste,

Kierkegaard en a donc inventé le mythe, à défaut de pouvoir en percer le mystère, et nous a laissés le soin d'« intriguer » dans son œuvre, jusqu'à y perdre le bon sens. Quelle belle illusion rétrospective que celle des commentateurs qui, dans un mouvement d'idéalisation narcissique, ont sincèrement cru pouvoir devenir les héros d'une telle légende.

En outre, et pour finir sur ce point, si l'on prête un peu d'attention à la tonalité de cette « note sur la note secrète », on pourra facilement y déceler un peu de cette ironie caractéristique avec laquelle il nous semble manifeste que Kierkegaard se moque en vérité de l'idée qu'il puisse exister à son sujet un tel « texte qui explique tout ». À bien le lire, on a l'impression qu'il nous dit en raillant : on ne me comptera pas parmi les auteurs dont on peut tout expliquer à partir d'une seule page, comme on peut tout expliquer d'un tour de passe-passe à partir d'un simple et unique « truc » de prestidigitation. Kierkegaard ne saurait se réduire à cela. C'est d'ailleurs, en matière de « Rosebud », la conclusion à laquelle parvient aussi Thompson, à la fin du film d'Orson Welles : « Je ne crois pas qu'aucun mot puisse expliquer la vie d'un homme. »

Du « grand tremblement de terre » au mythe de la faute du père

Toutefois, ce n'est pas ce que semblent avoir cru, non sans heurter l'objectivité de la méthode scientifique, nombre de commentateurs et d'interprètes de Kierkegaard, parmi les plus dignes et les plus consacrés. Cela ne nous étonne d'ailleurs qu'à moitié, tant Kierkegaard a tout fait pour exciter notre imagination, et réveiller en nous des fantasmes qui n'attendent généralement que quel-

ques « indices de réalité » pour pouvoir se déployer et prendre les formes les plus extravagantes.

Ainsi en va-t-il de l'hypothèse invraisemblable que propose en 1940 le Danois J. Hohlenberg et qui, sans doute à cause de la violence des fantasmes qu'elle met en scène, semble avoir eu sur les générations suivantes de commentateurs un pouvoir de séduction et de fascination inattendu¹⁸. Tout commence par un célèbre passage du *Journal* de Kierkegaard de 1838, sur le fameux « grand tremblement de terre ». Voici l'extrait :

« Ce fut alors qu'eut lieu le grand tremblement de terre, l'affreux bouleversement qui soudain m'imposa une nouvelle loi d'interprétation infaillible de tous les phénomènes. C'est alors que je flairai que le grand âge de mon père n'était pas une bénédiction divine, mais plutôt une malédiction ; que les dons intellectuels éminents de notre famille n'étaient que pour leur extirpation mutuelle ; c'est alors que je sentis le silence de la mort s'accroître autour de moi, quand mon père m'apparut comme un malheureux qui nous survivrait tous, comme une croix sur le tombeau de toutes ses propres espérances. Une faute devait peser sur la famille entière, un châtiment de Dieu planer sur elle ; elle disparaîtrait, rasée par sa toute-puissance, effacée comme une tentative manquée, et ce n'est qu'à de rares fois que je trouvais un soulagement dans la pensée que mon père avait eu le lourd devoir de nous rasséréner par les consolations de la religion, de nous donner à tous le viatique, de sorte qu'un monde meilleur nous resterait ouvert, dussions-nous perdre tout en celui-ci, dut la peine nous frapper que les Juifs toujours souhaitaient à leurs ennemis : l'entier effacement de notre souvenir, jusqu'aux traces pour nous retrouver¹⁹. »

tentielle de la pensée et qui s'oppose à la « communication de savoir », laquelle consiste seulement à parler des choses, sans mettre à exécution ce qu'on dit. Sa pseudonymie est un aspect de cette *communication indirecte*.

11. P. Kemp, article « Kierkegaard », dans D. Huisman (sous la dir. de), *Dictionnaire des philosophes*, 2 vol., Paris, PUF, 1984.

12. Pap. VIII 1 A 424, *Journal II*, p. 173 (trad. modifiée par J. Caron).

13. A.-C. Hubbard, 2003, p. 11.

14. J. Garff, *op. cit.*, p. 22.

15. S. Kierkegaard, *Correspondance*, p. 86. Notez que « β » est la notation abrégée de *skillings* (sk., β), qui est une sous-division de la monnaie (*rigsdal*, au pluriel *rigsdaler* : rdl.) en vigueur au Danemark au temps de Kierkegaard.

16. A.-C. Hubbard, *ibid.*

17. Par exemple, en février 1836 : « Je suis si peu compris qu'on ne comprend pas même mes plaintes de ne pas l'être » (Pap. IA 123, *Journal I*, p. 69). Ou encore vers 1842-1844 : « ... Expliquer cette énigme, c'est expliquer ma vie. Mais où serait le contemporain pour le comprendre ? » (Pap. IV A 76, *Journal I*, p. 272). Ou bien mieux encore : « Tout de l'existence m'inquiète, du moindre moucheron aux mystères de l'incarnation, tout m'y est inexplicable, surtout moi... » (Pap. II A 420, *Journal I*, p. 158).

18. Ceux-ci, en effet, ne semblent pas avoir pu la critiquer en France avant les années 1990. Voir par exemple la tentative de R. Boyer, 1993, p. XXIX.

19. Pap. II A 805, *Journal I*, p. 198. Ce passage daterait de 1838, l'année des 25 ans de Kierkegaard.

Comme toutes les notations du *Journal*, celle-ci n'est pas particulièrement reliée à celles qui la précèdent ni même à celles qui lui succèdent, ce qui rend déjà son interprétation hasardeuse, puisqu'on ne peut pas la référer à un « contexte » plus large dans lequel elle pourrait acquérir un sens éventuellement plus précis. Cela n'a toutefois pas empêché les commentateurs d'épuiser leur génie dans la recherche de ce qu'a bien pu être cette « faute » qui « devait peser sur la famille entière », oubliant la forme d'hypothèse que Kierkegaard semble lui donner²⁰, et comme si un péché pouvait sérieusement être à l'origine de la tragédie d'une famille, que Søren évoque ici avec une amertume toute humaine.

Cette tragédie, pourtant, on la connaît bien. C'est celle de ces *deuils en série* qui s'abattent sur la famille Kierkegaard entre 1819 et 1834 et qui font disparaître en l'espace de quinze ans la quasi-totalité de ses membres. Sur une fratrie de sept enfants, deux sœurs et deux frères décèdent successivement, puis, la même année, c'est la mère qui disparaît à son tour et, six mois après elle, la dernière des filles de la famille (la troisième sœur de Søren). À l'exception de la mère, tous sont morts avant d'avoir atteint l'âge de 34 ans²¹. Ainsi, en 1834, à l'âge encore fragile de 21 ans où l'on aime habituellement à jeter son désir dans le tourbillon de la vie, Kierkegaard se trouve être, avec son frère Peter et son père (qui ne tardera pas à disparaître à son tour), l'un des rares survivants d'une famille sur laquelle on comprend mieux qu'il puisse sentir planer un « châtement de Dieu ».

Pour notre part, il nous semble donc assez manifeste, à la lumière des données biographiques, que ce passage sur le « grand tremblement de terre » constitue une tentative

triste et douloureuse, de la part de Søren, pour donner du sens – avec les références toutes religieuses qui sont les siennes – à un malheur familial dont la démesure dépasse les possibilités psychiques ordinaires de représentation. Seule l'hypothèse d'un châtement de Dieu, parce qu'elle apparaît à la hauteur du drame, peut apporter un peu de soulagement.

Mais voilà qu'on nous dit avoir découvert trois lignes écrites en 1846 où la fameuse « faute » évoquée en 1838 serait tout à coup nommée et identifiée : « *Chose terrible que cet homme, un jour, encore enfant, occupé à garder les moutons sur la lande jutlandaise, par excès de souffrance, affamé, morfondu, se soit sur une colline dressé pour maudire Dieu – et ce même homme était hors d'état de l'oublier à 82 ans* »²².

Sachant que le père de Kierkegaard, Michael Pedersen, était originaire d'une famille de paysans du Jutland²³, et qu'il est décédé à Copenhague à l'âge de 82 ans, on a alors cru bon d'inférer de ce passage que la malédiction familiale évoquée plus haut devait être due à l'injure d'un gamin faite à Dieu plusieurs décennies avant qu'il ne fonde sa propre famille. Non seulement nous savons qu'un blasphème d'enfant n'a en aucune façon le pouvoir de provoquer la mort des futurs membres de sa famille (si ce n'est évidemment dans ses fantasmes) – ce qu'on se demande si certains commentateurs n'ont pas finalement « oublié », en cédant peut-être aux leurs là où leur travail leur demandait de suivre scrupuleusement la raison –, mais en outre, on ne voit rien dans ces quelques lignes qui puisse indiquer que Kierkegaard identifie ce blasphème à la cause de tous les malheurs de sa famille. Écrits à plusieurs années d'intervalles, les deux pas-

20. Par l'emploi de l'imparfait « devait », à supposer que la traduction française soit ici fidèle à la forme danoise correspondante.

21. Ce que Kierkegaard interprétera comme une incapacité familiale à dépasser l'âge auquel le Christ lui-même dut s'éteindre.

22. Pap. VII A 5, *Journal I*, p. 373.

23. Le Jutland est le nom de la partie continentale du Danemark, plate et basse, couverte de landes et de forêts, de cultures et de prairies.

sages ne semblent avoir aucun rapport entre eux.

Ils n'en constituent pas moins l'intégralité du « matériel » sur lequel on a pu fonder l'hypothèse d'une « faute du père » comme étant à l'origine des terribles malheurs de la famille Kierkegaard comme de la mélancolie de son plus célèbre fiston. On oublie sans doute qu'il ne faut pas prendre au pied de la lettre tout ce que nous dit Kierkegaard, sous prétexte que nous sommes là en présence de notations intimes et privées. Celles-ci sont nécessairement toutes empreintes de la subjectivité de leur auteur et, loin de traduire une propriété objective des faits, témoignent tout au contraire de la manière toute personnelle avec laquelle Kierkegaard se raconte à lui-même sa vie, son histoire, sa famille. Par exemple, lorsqu'il affirme : « Et ce même homme était hors d'état de l'oublier à 82 ans », nous ne sommes pas là en présence d'un énoncé objectif. Nous ne savons pas, en effet, si Michael Pedersen, le père de Kierkegaard, avait effectivement du mal à oublier cet épisode infantile. Nous ne savons même pas ce qui permet à Kierkegaard de dire cela, et, à la limite, nous ne pouvons même pas prouver que cet épisode a existé. Peut-être que son père l'a simplement évoqué devant ses fils avant de mourir. Par conséquent, nous pourrions tout aussi bien penser, puisque l'âge de 82 ans est précisément celui auquel il est mort, qu'au moment d'être rappelé à Dieu, lui, Michael Pedersen, le vieux piétiste venu du Jutland, il s'est souvenu avec effroi qu'il avait maudit le Seigneur durant son enfance, ce qui, au moment de le rejoindre dans l'au-delà, a pu lui paraître assez inquiétant... Mais nous n'en savons rien...

Quant à savoir ensuite, et seulement ensuite, ce que son fils Søren,

probablement témoin – peut-être aux côtés de son frère Peter – d'une telle confession paternelle, sur un lit de mort qui devait déjà être assez difficile à regarder sans s'émouvoir, a pu ressentir et penser de cette déclaration, au point de la noter avec fascination dans son *Journal* plusieurs années après, nous ne pouvons raisonnablement rien en dire, du moins dans le rapport que cela aurait avec l'idée d'une malédiction familiale. Nous n'en dirons donc rien de plus et ferons nôtre, sur ce point, la célèbre proposition de Wittgenstein : « Ce qu'on ne peut dire, il faut le taire ²⁴. »

C'est là qu'intervient alors l'hypothèse proprement dite de J. Hohlenberg ²⁵. Celle-ci s'appuie principalement sur deux éléments.

Le premier est d'ordre biographique : Michael Pedersen, bonnetier à Copenhague depuis qu'il avait quitté à l'adolescence son Jutland natal, avait perdu sa première épouse, morte d'une pneumonie en mars 1796, sans avoir fait d'enfants. Un an après, en avril 1797, il épousait en secondes noces Ane Sørensdatter Lund, qui était sa servante depuis plusieurs années, future mère de notre Søren. Le premier enfant de cette union, Maren, naquit au mois de septembre de la même année, soit cinq mois après la date du mariage, ce qui, comme le souligne Hohlenberg, « n'était pas d'une absolue correction ²⁶ » pour une famille piétiste de cette époque. Cela signifie en effet que Maren avait été conçue hors mariage vers le mois de décembre 1796, c'est-à-dire quatre mois avant la cérémonie officielle, et seulement neuf mois après le décès de la première épouse.

Le second élément sur lequel s'appuie Hohlenberg est d'ordre beaucoup moins factuel : il s'agit d'un autre passage du *Journal*,

24. L. Wittgenstein, 1922, p. 112.

25. J. Hohlenberg, 1940.

26. J. Hohlenberg, *ibid.*, p. 78.

devenu célèbre lui aussi : « *L'effroyable impression que j'eus la première fois que j'appris qu'on lisait dans les lettres d'indulgence qu'elles réparaient tous les péchés : « etiam si matrem virginem violasset. » – Je me rappelle encore l'impression que j'eus quand, voici quelques années, dans un enthousiasme romantique de jeune homme pour un « Maître voleur », m'échappa la remarque qu'au fond ce n'était qu'un abus de nos forces et qu'un tel homme pouvait bien se convertir, et qu'alors mon père, avec un grand sérieux, répondit : « Il y a des crimes qu'on ne peut combattre qu'avec l'aide incessante de Dieu. » Je courus à ma chambre pour me regarder dans la glace ; ou quand mon père répétait souvent « qu'il était cependant précieux d'avoir "un de ces vieux et vénérables confesseurs à qui l'on pût vraiment s'ouvrir" »²⁷. »*

D'après Hohlenberg, ce passage permet d'éclairer la « faute » du père dont la découverte aurait constitué pour le jeune Søren le fameux « grand tremblement de terre ». Se référant à la gymnastique des dates qui ont encadré le mariage de Michael Pedersen avec sa seconde épouse et la naissance de leur premier enfant, Hohlenberg se demande : « Les relations avec sa seconde femme, la mère de tous ses enfants, ont-elles débuté par un viol²⁸ ? » La réponse est explicite : « Si l'on admet que les choses se sont passées de la sorte [...], l'enchaînement est alors clair à tous ses degrés » et « l'on comprend la terrible impression faite sur le fils dont l'origine et la naissance se trouvaient placées sous ce signe », ce qui serait en outre à l'origine de ce qui « l'a empêché de parler de sa mère²⁹ ». Bien que – concédons-le à Hohlenberg – Kierkegaard, qui parle tant de

son père, ne fait en effet aucune allusion à sa mère dans toute son œuvre écrite privée ou publique³⁰, il faut bien dire que nous sommes là en présence de la plus incroyable et la plus rocambolesque hypothèse « scientifique » de toute l'histoire de la critique kierkegaardienne. « Le père de Kierkegaard aurait violé sa bonne avant de l'épouser³¹ », tout cela parce qu'il est écrit quelque part dans le *Journal* de son fils : *etiam si matrem virginem violasset*.

Revenons donc avec un peu plus d'attention au contexte de cette formule.

Tout d'abord, il importe de remarquer que le court passage dans lequel elle s'inscrit constitue une note ajoutée en marge par Kierkegaard à un autre passage qui traite, lui, de la prédestination, thème sur lequel le lecteur attentif aura remarqué que Kierkegaard revient régulièrement dans son *Journal*³². Il est question de la prudence avec laquelle il faut manier l'idée de prédestination, dans ses rapports avec la culpabilité et, dans une première note ajoutée en marge, avec le péché.

C'est alors seulement qu'apparaît notre passage, dans une seconde note marginale. Comme on l'aura remarqué, Kierkegaard y évoque un « Maître voleur » pour lequel il se serait pris d'enthousiasme lors de ses jeunes années. Il s'agit là d'un projet de drame qu'il avait esquissé dans son *Journal* de septembre 1834 à mars 1835³³, pendant sa vingt-deuxième année. En voici un aperçu : « *Je m'étonne que jamais (tant que je sache) personne n'ait traité l'idée d'un « maître voleur » [...]. Notons en effet que presque toutes les nations en ont eu l'idée, toutes ont été obsédées d'un type idéal de voleur [...]. Or, pour cette idée, souvenons-nous notamment que ce n'est*

27. Pap. II A 20, *Journal I*, p. 97-98.

28. J. Hohlenberg, *op. cit.*, p. 79.

29. J. Hohlenberg, *ibid.*

30. Voir à ce sujet D. Brezis, 2001.

31. R. Boyer, 1993, p. XXIX, rapportant les conclusions de Hohlenberg.

32. Par exemple, dès les premières notations de 1834 : Pap. I A 2 et suivants, *Journal I*, p. 13 sqq. Mais aussi *passim*.

33. Pap. I A 11 à Pap. I A 18, *Journal I*, p. 16-20.

pas le mal, le vol en soi, qu'on s'est représenté comme la seule et unique source. Bien au contraire, l'idée du maître voleur a toujours comporté un fonds de bonhomie, un côté d'aménité, de bienfaisance, tout cela joint à un don hors ligne de se débrouiller, de ruser, de manœuvrer ; c'est quelqu'un qui au fond n'a pas volé pour voler, pour prendre le bien d'autrui, mais qui l'a fait pour quelque autre raison. [...] À cet égard, il est singulier qu'on se l'imagine [...] volant les riches pour aider les pauvres, preuve de noblesse d'âme et de désintéressement personnel dans le vol. En outre, on peut bien aussi l'imaginer amoureux fervent de l'autre sexe [...], ce qui éclaire d'un point heureux son caractère et confère à sa figure et à sa vie le romantisme nécessaire pour le distinguer d'un simple voleur [...]. Alors apparaît sa belle, ange gardien qui l'accompagne et le soulage dans ses traverses, tandis que les autorités sont à ses trousses [...]. Quant à lui, il ne trouve ni consolation ni réconfort chez les autres voleurs, gens bien au-dessous de lui en effet et chez qui le Mal précisément domine ³⁴. »

Au-delà de l'intelligence littéraire avec laquelle on peut noter qu'il nous dresse là le portrait du parfait gentleman cambrioleur que la littérature populaire puis le cinéma du ^{xx}e siècle ont bien connu, on pourra remarquer que l'intérêt de Kierkegaard semble se porter d'une façon spéciale sur la question du Mal, évoquée ici à deux reprises, ce qui est loin de nous étonner lorsqu'on sait l'éducation religieuse de stricte observance luthérienne qu'il a reçue de son père, auquel il a rendu l'hommage de devenir lui-même pasteur, après des études de théologie qu'il avait commencées depuis déjà trois ans lorsqu'il écrivait ces lignes. En outre, comme nous

l'avons déjà indiqué, cette note marginale s'inscrit dans le contexte d'une notation plus large sur la prédestination et la culpabilité.

Quoi de vraiment étonnant, alors, dans le fait que Kierkegaard évoque rétrospectivement une discussion qu'il a pu avoir avec son père à l'époque où il travaillait à son *Maître voleur*, dans laquelle il essayait de défendre, devant ce colosse de piétisme paternel alors âgé de 78 ans, l'idée qu'un gentleman cambrioleur « [puisse] bien se convertir », puisqu'il disait de lui dans son esquisse que « ce n'est pas le mal, le vol en soi, qu'on s'est représenté comme la seule et unique source » de son art ? Quoi de si étonnant que la voix de la rigueur paternelle lui ait répondu implacablement qu'« il y a des crimes qu'on ne peut combattre qu'avec l'aide incessante de Dieu », le crime ici visé étant le vol et non le viol ? !

À la lumière de ces quelques remarques, nous croyons donc pouvoir lire autrement la phrase spécifiquement visée par Hohlenberg : « L'effroyable impression que j'eus la première fois que j'appris qu'on lisait dans les lettres d'indulgence qu'elles réparaient tous les péchés : *etiam si matrem virginem violasset*. » Curieusement, sans doute fascinés qu'ils sont par d'autres interprétations qui, de toute évidence, excitent leurs fantasmes, aucun commentateur ne semble évoquer ce que peuvent bien être ces « lettres d'indulgence », dont nous confessons que, pour notre part, nous l'ignorons. C'est de là que semble pourtant tirée la formule latine. Quoi qu'il en soit, la phrase s'éclaire maintenant d'un tout autre sens : comme il l'a fait dans la note marginale précédente ³⁵, Kierkegaard s'interroge ici sur le péché. Il évoque sa stupeur lorsqu'il a appris qu'on

34. Pap. I A 11, *Journal I*, p. 16-17.

35. Dans laquelle il écrivait : « Tout péché commence par la crainte [...], pourtant les premiers hommes n'ont pas commencé par là – il n'y avait pas le péché originel » (Pap. II A 19, *Journal I*, p. 97).

pouvait, au moyen de ces fameuses *lettres d'indulgence*, réparer « tous ³⁶ les péchés ». Et il ajoute, peut-être en citant quelque source latine non identifiée : « et même celui d'avoir violé sa mère ». On pourrait donc réparer tous les péchés, même le pire, celui du viol incestueux ! Rien de plus cohérent, alors, dans le fait qu'il associe cela ensuite à un souvenir du discours piétiste paternel sur le recours à Dieu pour combattre le mal.

Bref, à nos yeux, il y aurait tout lieu de penser que, très loin des divagations fantasmagiques d'un Hohlenberg, nous nous trouvons là beaucoup plus modestement devant une note personnelle de Kierkegaard ayant valeur d'interrogation éthico-théologique, comme cela est si fréquent dans son *Journal* et comme cela semble si naturel chez lui, conformément à son idiosyncrasie piétiste, dont certains scandinavistes nous rappellent qu'on oublie trop souvent d'en tenir compte ³⁷.

Toutefois, notre intention n'est pas de proposer ici une nouvelle interprétation, plus fiable et plus crédible, de ce célèbre passage dont nous ne pourrions sans doute jamais connaître vraiment le dernier mot, mais simplement de présenter une *autre hypothèse possible*, certes plus raisonnée et plus plausible à nos yeux, dans le seul but de montrer, *par l'exemple*, non seulement l'extraordinaire emprise que peuvent avoir les fantasmes des commentateurs et des glossateurs d'une génération donnée sur leur propre pouvoir de penser – ce qui, en vérité, n'étonnera guère le psychanalyste –, mais plus encore la non moins fascinante emprise que ces fantasmes, *scientifiquement transformés*, peuvent avoir dans un second temps sur les commentateurs de la génération suivante, grâce au

génie intellectuel avec lequel ils sont formulés et présentés.

En effet, le lecteur sera sans doute stupéfait, s'il ne le sait pas déjà, d'apprendre que les idées si mal assurées de M. Hohlenberg sur le viol originel de la mère de Kierkegaard par le propre père de celui-ci ont eu à ce point de succès, sans doute grâce à leur parfum de scandale, qu'elles ont infiltré la quasi-totalité des plus grands et des plus estimables dictionnaires français ³⁸, dans lesquels on peut lire encore aujourd'hui, par exemple sous la plume du très honorable Jean Brun, qu'elles constituent, parmi toutes celles qui ont été proposées, l'interprétation « la plus satisfaisante ³⁹ » (*sic*) de l'épisode du *grand tremblement de terre !* À tel point que le même Jean Brun n'hésite pas, dans un autre ouvrage, à tenter de la renforcer par d'autres arguments, dont il avoue lui-même qu'ils consistent seulement à « préciser des allusions faites par Kierkegaard ⁴⁰ », en se référant à un énième extrait du *Journal*, auquel il s'applique assez maladroitement à faire dire qu'un jour où il était ivre, le père de Kierkegaard aurait tout révélé à son fils...

Inutile de dire qu'on ne saurait mieux partager le sentiment de ce scandinaviste averti quand il ose dire dans un colloque franco-danois consacré à Kierkegaard qu'il se sent « passablement las de toutes les outrances, distorsions, sollicitations abusives auxquelles a donné lieu cette œuvre ⁴¹ ».

Pour une psychanalyse de la « glose scientifique »

L'originalité de notre approche ici n'est toutefois pas de répéter ce constat, qui n'est déjà plus neuf mais, en référence à quelques idées psy-

36. C'est Kierkegaard lui-même qui souligne ce mot, comme pour exprimer plus encore son étonnement.

37. Voir R. Boyer, 1998.

38. Par exemple, dans l'article de J. Brun sur « Kierkegaard » pour l'*Encyclopædia Universalis* ; ou bien dans celui de P. Kemp pour le *Dictionnaire des philosophes* sous la direction de D. Huisman. Ce n'est toutefois pas le cas – si ce n'est sous la forme d'une brève allusion – de la notice de H.B. Vergote consacrée à « Kierkegaard » dans le volume *Les œuvres philosophiques* (2 tomes) de la très exhaustive et impeccable *Encyclopédie philosophique universelle*, Paris, PUF.

39. *Encyclopædia Universalis*, article « Kierkegaard », par J. Brun.

40. J. Brun, « Introduction », *Œuvres complètes de Søren Kierkegaard*, t. I, p. LI.

41. R. Boyer, 1998, p. 35.

chanalytiques, de tenter de repérer quelques mécanismes psychiques qui se peuvent trouver impliqués dans la production de ces fantasmes chez les commentateurs, qui nous paraissent alimenter et entretenir à merveille la légende du « Rosebud » kierkegaardien. À ce titre, nous ne prétendons pas nous-mêmes être parfaitement à l'abri d'un tel écueil, et nous croyons au contraire que tout interprète de Kierkegaard – comme sans doute de tout autre auteur – s'y trouve exposé à un moment ou à un autre, *ce qui doit être analysé*.

En effet, nul ne peut se soustraire aux libres associations inconscientes que suscite généralement en lui toute première rencontre avec un Autre⁴², que cet autre soit une personne physique de la vie quotidienne, ou la trace déposée dans le texte d'un auteur du « sens vécu de son être dans le monde⁴³ ». Dans l'inattendu et l'inconnu d'une telle rencontre, dont celle de l'analyste et de l'analysant pourrait constituer une sorte de modèle, nous savons, par l'expérience de la cure psychanalytique, que la mise en présence du sujet avec cet Autre comporte une *potentialité transférentielle* plus ou moins importante, que la situation de la cure selon un « cadre » techniquement bien défini va pouvoir développer et favoriser. Mais nous savons aussi, par l'expérience quotidienne de nos relations sociales, et même si c'est à des degrés variables et de façons différentes, qu'une telle potentialité transférentielle existe *toujours* dans toutes les nouvelles rencontres que nous pouvons faire avec un Autre comme, de façon générale, dans toutes nos relations établies avec notre entourage.

Dans la rencontre entre un lecteur – qui peut par ailleurs être commentateur – et le texte d'une œuvre

d'auteur, il existe aussi une *potentialité transférentielle*, peut-être plus ou moins grande selon les auteurs, mais plus variable encore selon les lecteurs et selon ce qui les a secrètement conduits jusqu'à telle ou telle lecture. Cette *potentialité transférentielle* s'active plus ou moins, à partir de ce que nous pourrions appeler – en l'empruntant au vocabulaire des méthodes projectives – les « sollicitations latentes » du texte de l'œuvre d'auteur pris comme « matériel » qui, elles aussi, seraient à définir comme très variables selon les auteurs, sans qu'il soit évidemment possible, comme dans les tests projectifs du type Rorschach ou TAT, d'élaborer une liste générale de ces sollicitations, nécessairement différentes d'un auteur à l'autre sous l'effet d'une multitude de facteurs. L'analogie entre le matériel projectif des planches et le texte d'une œuvre d'auteur nous paraît toutefois intéressante pour tenter d'approcher les différents mécanismes de *projection* de fantasmes qui se mettent inévitablement en place, fût-ce dans un espace imaginaire à peu près maîtrisé, entre le lecteur et (le texte de) l'auteur.

Dès lors, s'il existe bel et bien une sorte de *transfert spécifique propre à toute situation de lecture*, a *fortiori* le commentateur ou l'interprète d'un auteur s'y trouve particulièrement exposé. Peut-être pourrait-on d'ailleurs imaginer une psychologie projective de la situation de lecture en général, qui étudierait ainsi les différences thématiques observables entre les différentes sollicitations latentes présentes chez différents auteurs, telles qu'elles seraient observables dans l'analyse qu'en font leurs commentateurs, laquelle pourrait alors être comparée, pour aller au bout de l'analogie, avec le protocole d'un test projectif. L'analogie s'arrête néanmoins

42. Nous utilisons ce mot au sens philosophique classique de la phénoménologie, sans connotation lacanienne particulière.

43. S. de Beauvoir, 1972.

ici, puisque la différence majeure et fondamentale entre un protocole de Rorschach ou de TAT et un commentaire d'auteur, c'est que l'un est spontané et immédiat, fondé sur la libre association d'idées, alors que l'autre est le fruit d'un travail d'étude et d'élaboration à caractère scientifique.

Et c'est là que nous voulons préciser en venir. À la différence du « simple » lecteur, le commentateur est appelé à produire un discours scientifique sur un auteur, nourri de longues lectures et d'attentives analyses, et propre à animer la recherche dans un secteur particulier de la « science des textes ». C'est pourquoi les fantasmes et les projections qu'il développe inévitablement dans sa lecture de l'œuvre et sa rencontre avec l'auteur, parce que rien de ce qui est humain ne lui est étranger (et certainement pas le transfert), ont cette particularité d'être singulièrement difficiles à identifier, mettre au jour et éliminer, en tout premier lieu pour et par le commentateur lui-même, puisqu'ils sont pour ainsi dire incorporés et intégrés à son discours scientifique *in statu nascendi*, ainsi rendu d'autant plus difficile à déconstruire qu'il se donne, avec le génie que l'on trouve parfois, toutes les apparences de la vérité.

Dans un article remarquable de 1967⁴⁴ qui passe souvent inaperçu, Didier Anzieu a magistralement pointé ce qui fait obstacle au travail objectif de la pensée rationnelle dans la vie psychique, et qui pourrait parfaitement s'appliquer à notre propos.

Affirmant avec un peu de provocation, dans un article qui a de toute évidence une visée polémique à l'égard de la philosophie, que « la psychanalyse n'accorde pas de valeur aux idées⁴⁵ », dans la mesure où le psychanalyste « voit dans les idées de ses patients des rationalisations de

leurs conflits, des survivances de leurs croyances enfantines, des idéalisations des objets de leurs pulsions, ou encore une intellectualisation de leur transfert⁴⁶ », il explique que les idées n'ont pas de valeur objective en soi, et ce, à cause de « l'infiltration des processus psychiques primaires (désirs, angoisses, fantasmes) dans les processus psychiques secondaires (jugement, raisonnement, pensée)⁴⁷ ». Même si Anzieu traite ici des idées en général dans la perspective d'une définition globale de la psychanalyse, on ne saurait mieux cerner la cause intrapsychique de ce qui vient nourrir les fantasmes dont nous décelons les traces de la projection sur les auteurs par leurs commentateurs. Anzieu rejoint d'ailleurs ici Bachelard, qui soulignait déjà avec tellement d'à propos que « toute intellectualisation, alors même que cette intellectualisation porte encore la marque indéniable de l'affectivité, est déjà une décharge de cette affectivité⁴⁸ ».

Par où l'on pourra mieux comprendre que les commentateurs et les spécialistes de la « science des textes » en général – ce que nous appelons la « glose scientifique » –, parce que les idées qu'ils défendent véhiculent des fantasmes qui trouvent là un moyen intellectualisé de s'exprimer, sont eux aussi exposés aux « obstacles épistémologiques⁴⁹ » que produit « l'inconscient scientifique⁵⁰ » en situation de lecture, lesquels nous paraissent comporter bien plus de risques pour la connaissance d'un auteur que ceux que représentent les barrières de la langue, certes bien réelles, liées aux problèmes de traduction et de réception, et ce, quand bien même les meilleurs esprits se (com)plaisent à dire, non sans raison, qu'il faut avoir « le courage de lire [les auteurs] dans

44. D. Anzieu, 1967.

45. D. Anzieu, *ibid.*, p. 130.

46. D. Anzieu, *ibid.*, p. 129.

47. D. Anzieu, *ibid.*, p. 130.

48. G. Bachelard, 1938, p. 184.

49. G. Bachelard, *ibid.*, p. 13 sqq. et *passim*.

50. G. Bachelard, *ibid.*, p. 184.

le texte, et non dans d'arbitraires et faciles extraits pour facile public et plus faciles critiques⁵¹ ». Concernant Kierkegaard, comme nous l'avons vu, il semble que les plus Danois de ses critiques aient pourtant fait dire au texte bien danois de ses œuvres les plus grotesques chinoïseries...

S'il y a bien un *transfert spécifique propre à toute situation de lecture* – auquel le travail de lecture scientifique des glossateurs ne saurait échapper –, rendu possible par l'infiltration des processus primaires dans les processus secondaires et activé par des sollicitations latentes présentes dans le texte de toute œuvre d'auteur, on comprend mieux que l'œuvre de Kierkegaard, que celui-ci a délibérément organisée de façon à ce qu'elle nous « sollicite » activement sur un plan imaginaire et fantasmatique, ait pu produire autant de projections inconscientes et d'interprétations abusives qui, pour bon nombre d'entre elles, n'ont pas grand-chose à voir avec l'auteur qu'elles prétendent éclairer.

En cela, nous croyons pouvoir déceler la dimension fondamentalement *projective* du transfert spécifique qui se met en place entre un lecteur (ou un commentateur, qui est aussi un lecteur, mais un lecteur scientifique) et un auteur, à travers le texte d'une œuvre écrite considéré comme « surface de projection ». Ce transfert spécifique, appelons-le le *transfert lectoral*, en tant qu'il se développe spontanément dans toute situation de *lecture*, dont celle de la lecture scientifique des glossateurs n'est qu'un cas particulier. Dans cette dernière, en effet, l'une des conditions de possibilité majeures du *transfert lectoral*, c'est un processus d'*identification narcissique idéalisée* à l'auteur, dans lequel ce dernier est utilisé comme une imago

s'ajoutant aux figures constitutives de l'Idéal du Moi.

Par la production irraisonnée des fantasmes qu'il rend possible, un tel transfert constitue alors, comme nous l'avons vu, un véritable obstacle épistémologique pour l'exégète (qu'il en ait conscience ou non), à l'image de ce qui, dans le transfert de la cure, est projeté sur la figure de l'analyste sous la forme de fantasmes dont le travail analytique permet précisément de déchirer le voile imaginaire⁵². Et c'est pourquoi le projet de Bachelard d'une « psychanalyse de la raison⁵³ » semble, sinon encore à faire, du moins constamment à refaire, suivant le principe qu'il énonçait lui-même que « toute culture scientifique doit commencer [...] par une catharsis intellectuelle et affective⁵⁴ ».

Ce qui revient à dire, en termes plus psychanalytiques, que toute lecture scientifique doit commencer, pour le glossateur, par une analyse de ses propres mouvements transférentiels de lecteur. Car c'est seulement à cette condition que son *transfert lectoral* peut devenir un *transfert heuristique*, fondé sur une identification créatrice à l'auteur par laquelle la « science des textes » peut elle aussi, grâce à la dynamique pulsionnelle du « plaisir de pensée⁵⁵ », espérer se développer de manière objective.

Bibliographie

- ACCARD COUCHOUD, M.-T. 1981.
Kierkegaard ou l'instant paradoxal. Recherches sur l'instant psychotique, Paris, Éditions du Cerf.
- AGACINSKI, S. 1977. *Aparté. Conceptions et morts de Søren Kierkegaard*, Paris, Aubier-Montaigne.
- ANZIEU, D. 1967. « Le moment de l'Apocalypse », *La Nef*, n° 31, juillet-octobre 1967.

51. P.-H. Tisseau (1963), p. 317.

52. Voir D. Anzieu, *op.cit.*, où Anzieu définit la psychanalyse comme « déchirement, par la parole, du voile de l'imaginaire, de ce voile qui s'interpose, par la genèse même de la personne humaine, dans les rapports du sujet avec lui-même et avec les autres » (p. 131), d'où vient le fait que, dans l'analyse, « la parole, dite et échangée, détruit la réalité du fantasme » (p. 132).

53. G. Bachelard, 1938, p. 19.

54. G. Bachelard, *ibid.*, p. 18.

55. S. de Mijolla-Mellor, 1992.

- BACHELARD, G. 1938. *La formation de l'esprit scientifique*, Paris, Vrin (poche), 1999.
- BEAUVOIR (DE) S. 1972. *Tout compte fait*, Paris, Gallimard.
- BOHLIN, T. 1939. *Søren Kierkegaard. L'homme et l'œuvre*, trad. du suédois par P.-H. Tisseau, Bazoges-en-Pareds (Vendée), « Chez le traducteur », 1941.
- BOYER, R. 1993. « Préface » et « Chronologie », dans KIERKEGAARD S., *Ou bien... Ou bien, La reprise, Stades sur le chemin de la vie, La maladie à la mort*, Paris, Éditions Robert Laffont, « Bouquins », p. III-LXII.
- BOYER, R. 1998. « De l'urgence qu'il y a à rappeler quelques évidences concernant Kierkegaard », dans *Kierkegaard aujourd'hui. Recherches kierkegaardiennes au Danemark et en France*, Actes du colloque de la Sorbonne du 26 octobre 1996, édités par J. Caron, Odense, Odense University Press, 1998.
- BOYER, R. 2002. « Kierkegaard était-il épileptique ? », *Études germaniques*, 57 (2), p. 321-324.
- BREZIS, D. 1999. *Kierkegaard et les figures de la paternité*, Paris, Éditions du Cerf.
- BREZIS, D. 2001. *Kierkegaard et le féminin*, Paris, Éditions du Cerf.
- CARON, J. 1992. *Angoisse et communication chez Søren Kierkegaard*, Odense, Odense University Press.
- CLAIR, A. 1976. *Pseudonymie et paradoxe. La pensée dialectique de Kierkegaard*, Paris, Vrin.
- COLETTE, Jacques (1968), « Le désir d'être soi et la fonction du père chez Kierkegaard », *Inconscient*, n° 5, p. 131-155.
- COLLECTIF. *Kierkegaard (Retour de Kierkegaard / Retour à Kierkegaard)*, Actes du colloque franco-danois organisé à l'université de Toulouse Le-Mirail les 15 et 16 novembre 1995 sous la direction de H.-B. Vergote, *Kairos*, n° 10, 1997.
- COLLECTIF. *Kierkegaard aujourd'hui. Recherches kierkegaardiennes au Danemark et en France*, Actes du colloque de la Sorbonne du 26 octobre 1996, édités par J. Caron, Odense, Odense University Press, 1998.
- GARFF, J. 1998. « « Produire fut ma vie ». Problèmes et perspectives de la biographie de Kierkegaard », dans *Kierkegaard aujourd'hui. Recherches kierkegaardiennes au Danemark et en France*, Actes du colloque de la Sorbonne du 26 octobre 1996, édités par J. Caron, Odense, Odense University Press, 1998.
- GRIMAUULT, M. 1965. *La mélancolie de Kierkegaard*, Paris, Aubier-Montaigne.
- HABBARD, A.-C. 2003. « Introduction », dans Kierkegaard S., *Correspondance*, Paris, Éditions des Syrtes, p. 15-32.
- HANNAY, A. 2001. *Kierkegaard. A biography*, Cambridge, Cambridge University Press.
- HOHLENBERG, J. 1940. *Søren Kierkegaard*, trad. du danois par P.-H. Tisseau, Paris, Albin Michel, 1956.
- KIERKEGAARD, S. *Œuvres complètes* [OC], trad. fr. par P.-H. Tisseau et E.-M. Jacquet-Tisseau, 20 tomes, Paris, Éditions de l'Orante, 1966-1986 (index : vol. 20).
- KIERKEGAARD, S. *Søren Kierkegaards Papirer* [Pap.] (« Papiers de Søren Kierkegaard »), vol. I-XIII, Copenhague, Gyldendal, 1968-1970. Selon l'usage inauguré par cette édition, les *Papirer* sont eux-mêmes répartis en trois groupes : A : notes personnelles (c'est de ce groupe qu'est issu le volume français connu sous le nom de *Journal*) ; B : brouillons, variantes, ébauches ; C : notes de lecture.
- KIERKEGAARD, S. 1834-1855. *Journal (extraits)*, trad. fr. par K. Ferlov et J.-J. Gateau, 5 vol., Paris, Gallimard, 1941-1961.
- KIERKEGAARD, S. 1829-1855. *Correspondance* (intégrale), trad. fr. par A.-C. Hubbard, Paris, Éditions des Syrtes, 2003.
- LEMAIGRE, B. 2001. « Séparation, mélancolie et écriture chez Kierkegaard », *Revue française de psychanalyse*, vol. 65, n° 2, p. 563-577.
- LOWTZKY, F. 1936. « Søren Kierkegaard. L'expérience subjective de la

- révélation religieuse », *Revue française de psychanalyse*, vol. 9, n° 2, p. 204-315.
- MARQUET, J.-F. 1982. « Kierkegaard et les miroirs de la mélancolie », *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, 4, p. 405-420.
- MESNARD, P. 1948. *Le vrai visage de Kierkegaard*, Paris, Beauchesne et ses fils.
- MIJOLLA-MELLOR, S. (de) 1992. *Le plaisir de pensée*, Paris, PUF, « Bibliothèque de psychanalyse ».
- MIRDAL, G. 1998. « Le "corps est l'organe de l'âme et de l'esprit" : la psychosomatique chez Søren Kierkegaard », dans *Kierkegaard aujourd'hui. Recherches kierkegaardiennes au Danemark et en France*, Actes du colloque de la Sorbonne du 26 octobre 1996, édités par J. Caron, Odense, Odense University Press, 1998.
- PASCHE, F. 1949. « Kierkegaard et la psychopathologie », *Évolution psychiatrique*, n° 1, p. 61-70.
- TISSEAU, P.-H. 1963. « Kierkegaard et la souffrance », *Les études philosophiques*, 1963, n° 3, p. 315-322.
- VERGOTE, H.-B. 1982. *Sens et répétition. Essai sur l'ironie kierkegaardienne*, 2 tomes, Paris, Cerf/Orante.
- VIALLANEIX, N. 1979. *Écoute, Kierkegaard. Essai sur la communication de la parole*, 2 volumes, Paris, Éditions du Cerf.
- WAHL, J. 1938. *Études kierkegaardiennes*, Paris, Vrin, 1949, 1967.
- WEIGERT, E. 1961. « L'alternance des états d'âme chez S. Kierkegaard », *Revue française de psychanalyse*, vol. 25, n° 4-5-6, p. 959-968.
- WEIL, G. 1993. « La maison du père », *Psychiatrie française*, 24 (3), p. 139-144.
- WELLES, O. 1941. *Citizen Kane* (film américain), scénario par Orson Welles et Herman J. Mankiewicz.
- WITTGENSTEIN, L. 1922. *Tractatus logico-philosophicus*, trad. fr. par G.G. Granger, Paris, Gallimard, 1993.